Littérature 3

Qu’est-ce que l’histoire des idées pour Taine ? C’est d’abord de l’histoire et pour lui, l’histoire, c’est, comme pour la science de la nature, la collection des faits qu’on subsume sous une loi, puis sous des lois plus générales qui en donnent les causes[**11**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn11). Pour Taine, il y a des causes morales tout autant qu’il y a des causes physiques et des causes collectives tout autant qu’il y a des causes individuelles. Mais s’agissant des idées, il faut partir de l’individu et de la psychologie et, dans l’individu, de la sensation. La méthode tainienne, dans De l’intelligence, passe des bases physiologiques de la sensation à la sensation psychologique qui donne naissance aux idées, qui sont des images simples, puis complexes, puis générales, lesquelles doivent leur généralité aux signes[**12**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn12). Rien là que d’assez banal pour un lecteur d’Étienne Bonnot de Condillac et, surtout, du Système de logique de John Stuart Mill. Plus originale est la thèse, que l’on trouve déjà dans son livre sur les Philosophes français (1851), et qu’il emprunte à Dugald Stewart, selon laquelle la perception est une hallucination vraie et que toutes les images, et donc les idées, sont « des perceptions qui n’aboutissent pas[**13**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn13) ». Cette thèse, qui impressionnera fort Jacques Lacan[**14**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn14), joue un rôle essentiel dans la théorie tainienne de l’art : toute idée créatrice est une transformation d’une hallucination. Comme on le sait, c’est la question que posera Hippolyte Taine à Gustave Flaubert : hallucinez-vous Madame Bovary[**15**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn15) ? Mais Taine ne dit pas que l’idée n’est qu’une collection de sensations et d’images : il dit, suivant en cela un autre écossais, Alexander Bain, que nous sélectionnons des caractères généraux, qui deviennent des ressorts d’action. C’est ainsi que naissent les idées générales qui forment le caractère des individus, ce que Taine appelle des « types mentaux » qui, lorsqu’on les regroupe sous des formes, constituent le caractère moral. Dans la fameuse section sur l’idéal dans l’art dans la Philosophie de l’art, Taine soutient que c’est en promouvant ce caractère moral que naissent les grandes œuvres de l’art et de l’esprit.

Quand on passe des idées générales individuelles aux idées générales collectives, qui sont proprement ce dont traite l’histoire des idées, on devrait trouver le même type de lois que celles qui valent au plan individuel. Qu’il s’agisse des causes physiques ou des causes morales, il y a un système, un ensemble de formes corporelles simples pour la nature, devenant, de loin en loin, autant de formes spirituelles. De même que, dans l’individu, il y a des images et des représentations des objets, qui aboutissent à une conception générale ou à une « résolution active » qui est le trait dominant du caractère, il y a dans les peuples un tempérament unique, la race, qui se conjugue au milieu, « sorte de lac ou de profond réservoir où les autres sources sont venues entasser leurs propres eaux[**17**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn17) ». Un troisième ordre de causes s’ajoute à cela : le moment. C’est là que, selon Taine, se logent ce que l’on peut appeler les idées d’une époque — Taine donne comme exemples la tragédie française sous Pierre Corneille, le théâtre grec sous Eschyle et sous Euripide, la peinture italienne sous Léonard de Vinci. Ces moments, il faut les entendre comme expressions d’un type humain, qui représentent un certain modèle idéal de l’homme. Une « idée créatrice universelle », comme celle du chevalier ou du moine, de l’homme de cour, « se manifeste dans tout le champ de l’action et de la pensée », puis « après avoir couvert tout le monde de ses œuvres involontairement systématiques, elle s’est alanguie, puis elle est morte, et voici qu’une nouvelle idée se lève, destinée à une domination égale et à des créations aussi multipliées ». À partir de là, nous dit Taine, c’est sur la base de la loi qui fait dépendre ces formes idéelles les unes des autres qu’ont lieu « les grands courants historiques », les « longs règnes d’une forme d’esprit ou d’une idée maîtresse, de classifications oratoires qu’on appelle âge classique, ou ces synthèses mystiques qu’on appelle l’époque alexandrine et chrétienne ». « Il y a ici, nous dit-il, comme un problème de mécanique : l’effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent[**18**](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn18). » Taine admet bien, tout comme Stuart Mill, son modèle, que les lois des sciences morales ne sont pas aussi exactes que celles des sciences physiques. Alors que le positiviste anglais semble soutenir, dans sa Logique des sciences morales, que l’histoire, la psychologie et la sociologie ne peuvent parvenir qu’à des lois ceteris paribus, nécessairement inexactes, mais exprime sa confiance dans le fait qu’un jour elles pourront être exactes et offrir des prédictions aussi déterministes que celles de la physique et de la chimie, Taine est plus ambigu, et souvent il semble soutenir que les sciences morales sont principalement différentes des sciences naturelles parce qu’elles ne pourront jamais produire des prédictions à l’instar de ces dernières.

« Ma thèse est que les Éléments des êtres, les *Begriffe* sont des abstraits, et à ce titre inclus dans les faits, dans les choses observées, qu’on peut les en isoler par l’abstraction, que partant ce n’est pas une opération d’un genre extraordinaire. Cela ne m’empêche pas de croire, avec Hegel, que les abstraits premiers, les simples, les éléments indécomposables, par exemple *Sein, Nichts, Werden*, etc., peuvent être considérés *a priori*, puis combinés, jusqu’à ce que l’on retrouve les types et lois expérimentales. Il n’y a là toujours que les mêmes éléments, les abstraits, lesquels, à titre d’abstraits, sont inclus dans l’expérience, comme de petits cristaux élémentaires dans un gros cristal. On peut refaire le gros avec les petits, ou extraire les petits du gros, mais en somme, quelle que soit l’opération, quand on a l’un des termes dans la main on a toujours l’autre, et l’on ne va ainsi que du même au même. […]

* Toi qui connais bien mes idées, tu sais bien qu’en somme je suis un idéaliste. À proprement parler, les faits, les petites coupures isolées n’existent pas ; ils n’existent qu’au regard de notre esprit ; au fond il n’existe que des abstraits, des universaux, des choses générales, lesquelles nous apparaissent comme particulières. C’est là la propre doctrine de Spinoza. J’ai dit expressément dans *Stuart Mill* que nous n’apercevions les choses qu’à l’envers. » **21** H. Taine, lettre à É. de Suckau, 24 juillet 1862, *in* :*H. Taine : sa vie et sa correspondance*, tome [(...)](https://books.openedition.org/cdf/9937?lang=fr#ftn21)